L'ŒUVRE DE VICTOR HUGO

LA LÉGENDE DES SIÈCLES

Victor Hugo

VICTOR HUGO, N° 46
LA LÉGENDE DES SIÈCLES, N° 3

JULES ROUFF et Cie, Editeurs, Cloître-Saint-Honoré, Paris

25 centimes le volume

VICTOR HUGO

LA

LÉGENDE DES SIÈCLES

TOUS DROITS RÉSERVÉS

LA

LÉGENDE DES SIÈCLES

Victor Hugo

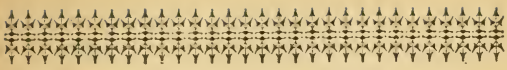
PARIS
PUBLICATIONS JULES ROUFF ET Cie
83, Rue de l'Ouest, Paris (14e)

—

Tous droits réservés.

IV

ENTRE GÉANTS ET DIEUX



LE GÉANT, AUX DIEUX

LE GÉANT.

Un mot. Si, par hasard, il vous venait l'idée
Que cette herbe où je dors, de rosée inondée,
Est faite pour subir n'importe quel pied nu,
Et que ma solitude est au premier venu,
Si vous pensiez entrer dans l'ombre où je séjourne
Sans que ma grosse tête au fond des bois se tourne,
Si vous vous figuriez que je vous laisserais
Tout déranger, percer des trous dans mes forêts,
Ployer mes vieux sapins et casser mes grands chênes,
Mettre à la liberté de mes torrents des chaînes,
Chasser l'aigle, et marcher sur mes petites fleurs,
Que vous pourriez venir faire les enjôleurs
Chez les nymphes des bois qui ne sont que des sottes,

Que vous pourriez le soir amener dans mes grottes
La Vénus avec qui tous vous vous mariez,
Que je n'ai pas des yeux pour voir, que vous pourriez
Vous vautrer sur mes joncs où les dragons des antres
Laissent en s'en allant la trace de leurs ventres,
Que vous pourriez salir la pauvre source en pleurs,
Que je vous laisserais, ainsi que des voleurs,
Aller, venir, rôder dans la grande nature;
Si vous imaginiez cette étrange aventure
Qu'ici je vous verrais rire, semer l'effroi,
Faire l'amour, vous mettre à votre aise chez moi,
Sans des soulèvements énormes de montagnes,
Et sans vous traiter, vous, princes, et vos compagnes,
Comme les ours qu'au fond des halliers je poursuis,
Vous me croiriez plus bête encore que je ne suis!

JUPITER.

Calme-toi.

VÉNUS.

Nous avons dans l'Olympe des chambres,
Bonhomme.

LE GÉANT.

Oui, je sais bien, parce que j'ai des membres
Vastes, et que les doigts robustes de mes pieds
Semblent sur l'affreux tronc des saules copiés.

Parce que mes talons sont tout noirs de poussière,
Parce que je suis fait de la pâte grossière
Dont est faite la terre auguste et dont sont faits
Les grands monts, ces muets et sacrés portefaix ;
Vu que des plus vieux rocs j'ai passé les vieillesses,
Et que je n'ai pas, moi, toutes vos gentillesses,
Étant une montagne à forme humaine, au fond
Du gouffre, où l'ombre avec les pierres me confond,
Vu que j'ai l'air d'un bloc, d'une tour, d'un décombre,
Et que je fus taillé dans l'énormité sombre,
Je passe pour stupide. On rit de moi, vraiment,
Et l'on croit qu'on peut tout me faire impunément.
Soit. Essayez. Tâtez mon humeur endurante.
Combien de dards avait le serpent Stryx? Quarante.
Combien de pieds avait l'hydre Phluse? Trois cents.
J'ai broyé Stryx et Phluse entre mes poings puissants.
Osez donc! Ah! je sens la colère hagarde
Battre de l'aile autour de mon front. Prenez garde!
Laissez-moi dans mon trou plein d'ombre et de parfums
Que les olympiens ne soient pas importuns,
Car il se pourrait bien qu'on vît de quelle sorte
On les chasse, et comment, pour leur fermer sa porte.
Un ténébreux s'y prend avec les radieux,
Si vous venez ici m'ennuyer, tas de dieux!

PAROLES DE GÉANT

Je suis votre vaincu, mais, regardez ma taille,
Dieux, je reste montagne après votre bataille ;
Et moi qui suis pour vous un sombre encombrement,
A peine je vous vois au fond du rmament.
Si vous existez, soit. Je dors.

Vous, troglodytes,
Hommes qui ne savez jamais ce que vous dites,
Vivants qui fourmillez dans de l'ombre, indistincts,
Ayant déjà les vers de terre en vos instincts,
Vous qu'attend le sépulcre et qui rampez d'avance,
Sachez que la prière est une connivence,
Et ne vous plaignez pas ! Nains promis aux linceuls,
Tremblez si vous voulez, mais tremblez pour vous seuls !

Quant à moi, que Vénus, déesse aux yeux de grue,
Que Mars bête et sanglant, que Diane bourrue,
Viennent rire au-dessus de mon sinistre exil
Ou faire un froncement quelconque de sourcil,
Que dans mon ciel farouche et lourd l'Olympe ébauche
Son tumulte mêlé de crime et de débauche,
Qu'il raille le grand Pan, croyant l'avoir tué,
Que Jupiter joyeux, tonnant, infatué,
Démuselle les vents imbéciles, dérègle
L'éclair et l'aquilon, et déchaîne son aigle,
Cela m'est bien égal à moi qui suis trois fois
Plus haut que n'est profond l'océan plein de voix.
Hommes, je ris des nœuds dont la peur vous enlace.
Tous ces olympiens sont de la populace.
Ah ! certes, ces passants, que vous nommez les dieux,
Furent de fiers bandits sous le ciel radieux ;
Les montagnes, avec leurs bois et leurs vallées,
Sont de leur noir viol toutes échevelées,
Je le sais, et, resté presque seul maintenant,
Je suis par la grandeur de ma chute gênant ;
Non, je ne les crains pas ; et, quant à leurs approches,
Je les attends avec des roulements de roches,
Je les appelle gueux et voleurs. c'est leur nom,
Et ne veux pas savoir s'ils sont contents ou non.

O vivants, il paraît qu'à la haine tenaces,
Ces dieux me font de loin, dans l'ombre, des menaces.
Soit, j'oublie et je songe ; et je m'informe peu
Si l'éclair que je vois est la lueur d'un dieu.

J'ai ma flûte et j'en joue au penchant des montagnes.
Je m'ajoute aux sommets au-dessus des campagnes,
Et je laisse les dieux bruire et bougonner.
Croit-on que je prendrai la peine de tourner
La tête dans les bois et sur les hautes cimes,
Que je m'effarerai dans les forêts sublimes,
Et que j'interromprai mon rêve et ma chanson,
Pour un roucoulement de foudre à l'horizon?

LES TEMPS PANIQUES

Les dieux ont dit entre eux : — Nous sommes la matière,
Les dieux. Nous habitons l'insondable frontière
Au delà de laquelle il n'es rien ; nous tenons
L'univers par le mal qui règne sous nos noms,
Par la guerre, euménide éparse, par l'orgie
Chantante, dans la joie et le meurtre élargie,
Par Cupidon l'immense enfant, par Astarté,
Larve pleine de nuit d'où sort une clarté.
L'ouragan tourne autour de nos faces sereines ;
Les saisons sont des chars dont nous tenons les rênes.
Nous régnons, nous mettons à la tempête un mors,
Et nous sommes au fond de la pâleur des morts.
L'Olympe est à jamais la cime de la vie ;
Chronos est prisonnier ; Géo tremble asservie ;
Nous sommes tout. Nos coups de foudre sont fumants.

Jouissons. Sous nos pieds un pavé d'ossements,
C'est la terre ; un plafond de néant sur nos têtes,
C'est le ciel ; nous avons les temples et les fêtes ;
L'ombre que nous faisons met le monde à genoux.
Les premiers-nés du gouffre étaient plus grands que nous,
Nous leur avons jeté l'Othryx et le Caucase ;
A cette heure, un amas de roches les écrase ;
Poursuivons, achevons notre œuvre, et consommons
La lapidation des géants par les monts !

⁂

Les dieux ont triomphé. Leur victoire est tombée
Sur Enna, sur Larisse et Pylos, sur l'Eubée ;
L'horizon est partout difforme maintenant ;
Pas un mont qui ne soit blessé ; l'Atlas saignant
Est noir sous l'assemblage horrible des nuées ;
Chalcis que les hiboux emplissent de huées,
La Thrace où l'on adore un vieux glaive rouillé,
L'Hémonie où l'éclair féroce a travaillé,
Sont de mornes déserts que la ruine encombre.
Une peau de satyre écorché pend dans l'ombre,
Car la lyre a puni la flûte au fond des bois.
La source aux pleurs profonds sanglote à demi-voix.
Où sont les jours d'Évandre et les temps de Saturne ?
On s'aimait. On se craint. L'univers est nocturne ;
L'azur hait le matin, inutile doreur ;
L'ombre auguste et hideuse est pleine de terreur ;

On entend des soupirs étouffés dans les marnres;
Des simulacres sont visibles sous les arbres,
Et des spectres sont là, signe d'un vaste ennui.
Les bois naguère étaient confiants, aujourd'hui
Ils ont peur, et l'on sent que leur tremblement songe
Aux autans, rauque essaim qui serpente et s'allonge
Et qui souvent remplit de trahisons l'éther;
Car l'orage est l'esclave obscur de Jupiter.
Les cavernes des fils d'Inachus sont vacantes;
Le grand Orphée est mort tué par les bacchantes;
Seuls les dieux sont debout, formidables vivants,
Et la terre subit la sombre horreur des vents.

Thèbe adore en tremblant la foudre triomphale;
Et trois fleuves, le Styx, l'Alphée et le Stymphale,
Se sont enfuis sous terre et n'ont plus reparu.
Aquilon passe avec un grondement bourru;
On ne sait ce qu'Eurus complote avec Borée;
Faune se cache ainsi qu'une bête effarée;
Plus de titans; Mercure éclipse Hypérion;
Zéphire chante et danse ainsi qu'un histrion;
Quant aux Cyclopes, fils puînés, ils sont lâches,
Ils servent; ils ont fait leur paix; les viles tâches
Conviennent aux cœurs bas; Vulcain, le dieu cagneux,
Les emploie à sa forge, a confiance en eux,
Les gouverne, et, difforme et boiteux, distribue
L'ouvrage à ces géants par qui la honte est bue;
Brontès fait des trépieds qui parlent, Pyracmon
Fait des spectres d'airain où remue un démon;

On ne résiste plus aux dieux, même en Sicile;
Polyphème amoureux n'est plus qu'un imbécile,
Et Galatée en rit avec Acis.

Les champs
N'ont presque plus de fleurs, tant les dieux sont méchants;
Les dieux semblent avoir cueilli toutes les roses.
Ils font la guerre à Pan, à l'être, au gouffre, aux choses;
Ils ont mis de la nuit jusque dans l'œil du lynx;
Ils ont pris l'ombre, ils ont fait avouer les sphinx,
Ils ont échoué l'hydre, éteint les ignivomes,
Et du sinistre enfer augmenté les fantômes,
Et, bouleversant tout, ondes, souffles, typhons,
Ils ont déconcerté les prodiges profonds.
La terre en proie aux dieux fut le champ de bataille;
Ils ont frappé les fronts qui dépassaient leur taille,
Et détruit sans pitié, sans gloire, sans pudeur,
Hélas! quiconque avait pour crime la grandeur.

Les lacs sont indignés des monts qu'ils réfléchissent,
Car les monts ont trahi; sur un faite où blanchissent
Des os d'enfants percés par les flèches du ciel,
Cime aride et pareille aux lieux semés de sel,
La pierre qui jadis fut Niobé médite;
La vaste Afrique semble exilée et maudite;
Le Nil cache éperdu sa souce à tous les yeux,
De peur de voir briser son urne par les dieux;
On sent partout la fin, la borne, la limite;

L'étang, clair sous l'amas des branchages, imite
L'œil tragique et brillant du fiévreux qui mourra ;
L'effroi tient Delphe en Grèce et dans l'Inde Ellorah ;
Phœbus Sminthée usurpe aux cieux le char solaire ;
Que de honte ! Et l'on peut juger de la colère
De Démèter, l'aïeule auguste de Cérès,
Par l'échevèlement farouche des forêts.
La terre avait une âme et les dieux l'ont tuée.
Hélas ! dit le torrent. Hélas ! dit la nuée.
Les vagues voix du soir murmurent : Oublions !
L'absence des géants attriste les lions.

LE TITAN

I

SUR L'OLYMPE

Une montagne emplit tout l'horizon des hommes:
L'Olympe. Pas de ciel. Telle est l'ombre où nous sommes.
L'orgueil, la volupté féroce aux chants lascifs,
La guerre secouant des éclairs convulsifs,
La splendide Vénus, nue, effrayante, obscure,
Le meurtre appelé Mars, le vol nommé Mercure,
L'inceste souriant, ivre, au sinistre hymen,
Le parricide ayant le tonnerre à la main,
Pluton livide avec l'enfer pour auréole,
L'immense fou Neptune en proie au vague Éole,
L'orageux Jupiter, Diane à l'œil peu sûr,
Des fronts de météore entrevus dans l'azur,
Habitent ce sommet; et tout ce que l'augure,
Le flamine, imagine, invente, se figure,

Et vénère à Corinthe, à Syène, à Paphos,
Tout le vrai des autels qui dans la tombe est faux,
L'oppression, la soif du sang, l'âpre carnage,
L'impudeur qui survit à la guerre et surnage,
L'extermination des enfants de Japhet,
Toute la quantité de crime et de forfait
Que de noms révérés la religion nomme,
Et que peut dans la nuit d'un temple adorer l'homme,
Sur ce faîte fatal que l'aube éclaire en vain,
Rayonne, et tout le mal possible est là, divin.

Jadis la terre était heureuse; elle était libre.
Et, donnant l'équité pour base à l'équilibre,
Elle avait ses grands fils, les géants; ses petits,
Les hommes; et tremblants, cachés, honteux, blottis
Dans les antres, n'osant nuire à la créature,
Les fléaux avaient peur de la sainte nature;
L'étang était sans peste et la mer sans autans;
Tout était beauté, fête, amour, blancheur, printemps;
L'églogue souriait dans la forêt; les tombes
S'entr'ouvraient pour laisser s'envoler des colombes;
L'arbre était sous le vent comme un luth sous l'archet;
L'ourse allaitait l'agneau que le lion léchait;
L'homme avait tous les biens que la candeur procure;
On ne connaissait pas Plutus, ni ce Mercure
Qui plus tard fit Sidon et Tharsis, et sculpta
Le caducée aux murs impurs de Sarepta;
On ignorait ces mots, corrompre, acheter, vendre.
On donnait. Jours sacrés! jours de Rhée et d'Évandre!

L'homme était fleur ; l'aurore était sur les berceaux.
Hélas ! au lait coulant dans les champs par ruisseaux
A succédé le vin d'où sortent les orgies ;
Les hommes maintenant ont des tables rougies ;
Le lait les faisait bons et le vin les rend fous :
Atrée est ivre auprès de Thyeste en courroux ;
Les Centaures, prenant les femmes sur leurs croupes,
Frappent l'homme, et l'horreur tragique est dans les
[coupes.
O beaux jours passés ! terre amante, ciel époux !
Oh ! que le tremblement des branches était doux !
Les cyclopes jouaient de la flûte dans l'ombre.

La terre est aujourd'hui comme un radeau qui sombre.
Les dieux, ces parvenus, règnent, et, seuls debout,
Composent leur grandeur de la chute de tout.
Leur banquet resplendit sur la terre et l'affame,
Ils dévorent l'amour, l'âme, la chair, la femme,
Le bien, le mal, le faux, le vrai, l'immensité.
Ils sont hideux au fond de la sérénité.
Quels festins ! Comme ils sont contents ! Comme ils s'en-
[tourent
De vertiges, de feux, d'ombre ! Comme ils savourent
La gloire d'être grands, d'être dieux, d'être seuls !
Comme ils raillent les vieux géants dans leurs linceuls !
Toutes les vérités premières sont tuées.
Les heures, qui ne sont que des prostituées,
Viennent chanter chez eux, montrant de vils appas,
Leur offrant l'avenir sacré, qu'elles n'ont pas.

Hébé leur verse à boire et leur soif dit : encore !
Trois danseuses, Thalie, Aglaé, Terpsichore,
Sont là, belles, croisant leurs pas mélodieux.
Qu'il est doux d'avoir fait le mal qui vous fait dieux !
Vaincre ! être situés aux lieux inabordables !
Torturer et jouir ! Ils vivent formidables
Dans l'éblouissement des Grâces aux seins nus.
Ils sont les radieux, ils sont les inconnus.
Ils ont détruit Craos, Nephtis, Antée, Otase;
Etre horribles et beaux, c'est une double extase;
Comme ils sont adorés ! Comme ils sont odieux !
Ils perdent la raison à force d'être dieux;
Car la férocité, c'est la vraie allégresse,
Et Bacchus fait traîner par des tigres l'ivresse.
Ils inspirent Dodone, Éléphantine, Endor.
Chacun d'eux à la main tient une coupe d'or
Pure à mouler dessus un sein de jeune fille.
Sur son trépied en Crète, à Cumes sous sa grille,
La sibylle leur livre à travers ses barreaux
Le secret de la foudre en ses vers fulguraux,
Car cette louve sait le fatal fond des choses;
Toute la terre tremble à leurs métamorphoses;
La forêt, où le jour pâle pénètre peu,
Quand elle voit un monstre a peur de voir un dieu.
Quelle joie ils se font avec l'univers triste !
Comme ils sont convaincus que rien hors d'eux n'existe !
Comme ils se sentent forts, immortels, éternels !
Quelle tranquillité d'être les criminels,
Les tyrans, les bourreaux, les dogmes, les idoles !
D'emplir d'ombre et d'horreur les pythonisses folles,

Les ménades d'amour, les sages de stupeur!
D'avoir partout pour soi l'autel noir de la peur!
D'avoir l'antre, l'écho, le lieu visionnaire,
Tous les fracas depuis l'Etna jusqu'au tonnerre,
Toutes les tours depuis Pharos jusqu'à Babel!
D'être, sous tous les noms possibles, Dagon, Bel,
Jovis, Horus, Moloch et Teutatès, les maîtres!
D'avoir à soi la nuit, le vent, les bois, les prêtres!
De posséder le monde entier, Éphèse et Tyr,
Thulé, Thèbe, et les flots dont on ne peut sortir,
Et d'avoir, au delà des colonnes d'Hercule,
Toute l'obscurité qui menace et recule!
Quelle toute-puissance! effarer le lion,
Dompter l'aigle, poser Ossa sur Pélion,
Avoir, du cap d'Asie aux pics Acrocéraunes,
Toute la mer pour peuple et tous les monts pour trônes,
Avoir le sable et l'onde, et l'herbe et le granit,
Et la brume ignorée où le monde finit!
En bas, le tremblement des flèches dans les cibles,
Le passage orageux des meutes invisibles,
Le roulement des chars, le pas des légions,
Le bruit lugubre fait par les religions,
D'étranges voix sortant d'une sombre ouverture,
L'obscur rugissement de l'immense nature,
Réalisent, au pied de l'Olympe inclément,
On ne sait quel sinistre anéantissement;
Et la terre, où la vie indistincte végète,
Sous ce groupe idéal et monstrueux qui jette
Les fléaux, à la fois moissonneur et semeur,
N'est rien qu'une nuée où flotte une rumeur.

Par moments le nuage autour du mont s'entr'ouvre,
Alors on aperçoit sur ces êtres, que couvre
Un divin flamboiement brusquement éclairci,
Des rejaillissements de rayons, comme si
L'on avait écrasé sur eux de la lumière;
Puis le hautain sommet rentre en son ombre altière
Et l'on ne voit plus rien que les sanglants autels;
Seulement on entend rire les immortels.

Et les hommes ? Que font les hommes ? Ils frissonnent
Les clairons dans les camps et dans les temples sonnent,
L'encens et les bûchers fument, et le destin
Du fond de l'ombre immense écrase tout, lointain;
Et les blêmes vivants passent, larves, pygmées;
Ils regardent l'Olympe à travers les fumées,
Et se taisent, sachant que le sort est sur eux,
D'autant plus éblouis qu'ils sont plus ténébreux;
Leur seule volonté c'est de ne pas comprendre;
Ils acceptent tout, vie et tombeau, flamme et cendre,
Tout ce que font les rois, tout ce que les dieux font,
Tant le frémissement des âmes est profond!

II

SOUS L'OLYMPE

Cependant un des fils de la terre farouche,
Un titan, l'ombre au front et l'écume à la bouche,
Phtos le géant, l'aîné des colosses vaincus,
Tandis qu'en haut les dieux, enivrés par Bacchus,
Mêlent leur joie autour de la royale table,
Rêve sous l'épaisseur du mont épouvantable.
Les maîtres, sous l'Olympe, ont, dans un souterrain
Jeté Phtos, l'ont lié d'une corde d'airain,
Puis ils l'ont laissé là, car la victoire heureuse
Oublie et chante; et Phtos médite; il sonde, il creuse,
Il fouille le passé, l'avenir, le néant.
Oh! quand on est vaincu, c'est dur d'être géant!
Un nain n'a pas la honte, ayant la petitesse.
Seuls, les cœurs de titans ont la grande tristesse;
Le volcan morne sent qu'il s'éteint par degrés,
Et la défaite est lourde aux fronts démesurés.
Ce vaincu saigne et songe, étonné.

Quelle chute!
Les dieux ont commencé la tragique dispute,
Et la terre est leur proie. O deuil! Il mord son poing.
Comment respire-t-il? Il ne respire point.
Son corps vaste est blessé partout comme une cible.
Le câble que Vulcain fit en bronze flexible
Le serre, et son cou râle, étreint d'un nœud d'airain.
Phtos médite, et ce grand furieux est serein;
Il méprise, indigné, les fers, les clous, les gênes.

III

CE QUE LES GÉANTS SONT DEVENUS

Il songe au fier passé des puissants terrigènes,
Maintenant dispersés dans vingt charniers divers,
Vastes membres d'un monstre auguste, l'univers;
Toute la terre était dans ces hommes énormes;
A cette heure, mêlés aux montagnes sans formes,
Ils gisent, accablés par le destin hideux,
Plus morts que le sarment qu'un pâtre casse en deux.
Où sont-ils? sous des rocs abjects, cariatides
Des Ténares ardents, des Cocytes fétides;
Encelade a sur lui l'infâme Etna fumant;
C'est son bagne et l'on voit de l'âpre entassement
Sortir son pied qui semble un morceau de montagne;
Thor est sous l'écueil noir qui sera la Bretagne,
Sur Anax, le géant de Tyrinthe, Arachné
File sa toile, tant il est bien enchaîné;
Pluton, après avoir mis Kothos dans l'Érèbe,
A cloué ses cent mains aux cent portes de Thèbe;
Mopse est évanoui sous l'Athos, c'est Hermès
Qui l'enferme; on ne peut espérer que jamais
Dans ces caves du monde aucun souffle ranime
Rhœtus, Porphyrion, Mégatlas, Évonyme;
Couché tout de son long sous le haut mont Liban,
Titlis souffre, et, saisi par Notus, vil forban,

Scrops flotte sous Délos, l'île errante et funeste;
Dronte est muré sous Delphe et Mimas sous Prœneste ;
Cœbès, Géreste, Andès, Béor, Cédalion,
Jax, qui dormait le jour ainsi que le lion,
Tous ces êtres plus grands que des monts, sont esclaves,
Les uns sous des glaciers, les autres sous des laves,
Dans on ne sait quel lâche enfer fastidieux;
Et Prométhée! Hélas! quels bandits que ces dieux!
Personne au fond ne sait le crime de Tantale;
Pour avoir entrevu la baigneuse fatale,
Actéon fuit dans l'ombre; et qu'a fait Adonis?
Que de héros brisés! Que d'innocents punis!
Phtos repasse en son cœur l'affreux sort de ses frères;
Star dans Lesbos subit l'affront des stercoraires;
Cerbère garde Éphlops, par mille éclairs frappé,
Sur qui rampe en enfer la chenille Campé;
C'est sur Mégarios que le mont Ida pèse;
Darse endure le choc des flots que rien n'apaise;
Rham est si bien captif du Styx fuligineux
Qu'il n'en a pas encor pu desserrer les nœuds;
Atlas porte le monde, et l'on entend le pôle
Craquer quand le géant lassé change d'épaule;
Lié sous le volcan Liparis, noir récif,
Typhée est au milieu de la flamme pensif,
Tous ces titans, Stellos, Talémon, Ecmonide,
Gès dont l'œil bleu faisait reculer l'euménide,
Ont succombé, percés des flèches de l'éther,
Sous le guet-apens brusque et vil de Jupiter.
Les géants qui gardaient l'âge d'or, dont la taille
Rassurait la nature, ont perdu la bataille,

Et les colosses sont remplacés par les dieux.
La terre n'a plus d'âme, et le ciel n'a plus d'yeux;
Tout est mort. Seuls, ces rois épouvantables vivent.
Les stupides saisons comme des chiens les suivent,
L'ordre éternel les semble approuver en marchant;
Dans l'Olympe, où le cri du monde arrive chant,
Où l'étourdissement conseille l'inclémence,
On rit. Tant de victoire a droit à la démence.
Et ces dieux ont raison. Phtos écume. — Oui, dit-il,
Ils ont raison. Eau, flamme, éléments, air subtil,
Vous ne vous êtes pas défendus. Votre orage
N'a pas eu dans la lutte affreuse assez de rage;
Vous vous êtes laissé museler lâchement.
Le mal triomphe! — Et Phtos frémit. Écroulement!
Tous les géants sont pris et garrottés. Que faire?
Il songe.

IV

L'EFFORT

Quoi! l'eau court, le cheval se déferre,
L'humble oiseau brise l'œuf à coups de bec, le vent
Prend la fuite, malgré l'éclair le poursuivant,
Le loup s'en va, bravant le pâtre et le molosse,
Le rat ronge sa cage; et lui, titan, colosse,
Lui dont le cœur a plus de lave qu'un volcan,
Lui Phtos, il resterait dans cette ombre, au carcan!
O fureur! Non. Il tord ses os, tend ses vertèbres,
Se débat. Lequel est le plus dur, ô ténèbres!
De la chair d'un titan ou de l'airain des dieux?
Tout à coup, sous l'effort... — ô matin radieux,
Quand tu remplis d'aurore et d'amour le grand chêne,
Ton chant n'est pas plus doux que le bruit d'une chaîne
Qui se casse et qui met une âme en liberté! —
Le carcan s'est fendu, les nœuds ont éclaté!
Le roc sent remuer l'être extraordinaire;
Ah! dit Phtos, et sa joie est semblable au tonnerre:
Le voilà libre!

Non, la montagne est sur lui.
Les fers sont les anneaux de ce serpent, l'ennui,
Ils sont rompus; mais quoi! tout ce granit l'arrête;
Que faire avec ce mont difforme sur sa tête?
Qu'importe une montagne à qui brisa ses fers!
Certe, il fuira. Dût-il déranger les enfers,
Certe, il s'évadera dans la profondeur sombre!

Qu'importe le possible et les chaos sans nombre,
Le précipice en bas, l'escarpement en haut?
Fauve, il dépave avec ses ongles son cachot.
Il arrache une pierre, une autre, une autre encore;
Oh! quelle étrange nuit sous l'univers sonore!
Un trou s'offre lugubre, il y plonge, et, rampant
Dans un vide où l'effroi du tombeau se répand,
Il voit sous lui de l'ombre et de l'horreur. Il entre.
Il est dans on ne sait quel intérieur d'antre;
Il avance, il serpente, il fend les blocs mal joints;
Il disloque la roche entre ses vastes poings;
Les enchevêtrements de racines vivaces,
Les fuites d'eau mouillant de livides crevasses,
Il franchit tout; des reins, des coudes, des talons,
Il pousse devant lui l'abîme et dit : Allons!
Et le voilà perdu sous des amas funèbres,
Remuant les granits, les miasmes, les ténèbres,
Et tout le noir dessous de l'Olympe éclatant.
Par moments il s'arrête, il écoute, il entend
Sur sa tête les dieux rire, et pleurer la terre.
Bruit tragique.

A plat ventre, ainsi que la panthère,
Il s'aventure; il voit ce qui n'a pas de nom.
Il n'est plus prisonnier; s'est-il échappé? Non.
Où fuir, puisqu'ils ont tout? Rage! ô pensée amère!
Il rentre au flanc sacré de la terre sa mère.
Stagnation. Noirceur. Tombe. Blocs étouffants.
Et dire que les dieux sont là-haut triomphants!

Et que la terre est tout, et qu'ils ont pris la terre !
L'ombre même lui semble hostile et réfractaire.
Mourir, il ne le peut ; mais renaître, qui sait ?
Il va. L'obscurité sans fond, qu'est-ce que c'est ?
Il fouille le néant, et le néant résiste.
Parfois un flamboiement, plus noir que la nuit triste,
Derrière une cloison de fournaise apparaît.
Le titan continue. Il se tient en arrêt,
Guette, sape, reprend, creuse, invente sa route,
Et fuit, sans que le mont qu'il a sur lui s'en doute,
Les olympes n'ayant conscience de rien.

V

LE DEDANS DE LA TERRE

Pas un rayon de jour; nul souffle aérien;
Des fentes dans la nuit; il rampe. Après des caves
Où gronde un gonflement de soufres et de laves,
Il traverse des eaux hideuses; mais que font
L'onde et la flamme et l'ombre à qui cherche le fond,
Le dénoûment, la fin, la liberté, l'issue?
Son crâne est son levier, sa main est sa massue;
Plongeur de l'ignoré, crispant ses bras noueux,
Il écarte des tas d'obstacles monstrueux,
Il perce du chaos les pâles casemates;
Il est couvert de sang, de fanges, de stigmates;
Comme, ainsi formidable, il plairait à Vénus!
La pierre âpre et cruelle écorche ses flancs nus
Et sur son corps, criblé par l'éclair sanguinaire,
Rouvre la cicatrice énorme du tonnerre.

Glissement colossal sous l'amoncellement
De la nuit, du granit affreux, de l'élément!
L'eau le glace, le feu le mord, l'ombre l'accable;
Mais l'évasion fière, indignée, implacable,
L'entraîne; et que peut-il craindre, étant foudroyé?
Il va. Râlant, grinçant, luttant, saignant, ployé,
Il se fraie un chemin tortueux, tourne, tombe,
S'enfonce, et l'on dirait un ver trouant la tombe;

Il tend l'oreille au bruit qui va s'affaiblissant,
S'enivre de la chute et du gouffre, et descend.
Il entend rire, tant la voix des dieux est forte.
Il troue, il perce, il fuit... — Le puits que, de la sorte,
Il creuse est effroyable et sombre; et maintenant
Ce n'est plus seulement l'Olympe rayonnant
Que ce fuyard terrible a sur lui, c'est la terre.

Tout à coup le bruit cesse.

Et tout ce qu'il faut taire,
Il l'aperçoit. La fin de l'être et de l'espoir,
L'inhospitalité sinistre du fond noir,
Le cloaque où plus tard crouleront les Sodomes,
Le dessous ténébreux des pas de tous les hommes,
Le silence gardant le secret. Arrêtez !
Plus loin n'existe pas. L'ombre de tous côtés !
Ce gouffre est devant lui. L'abject, le froid, l'horrible,
L'évanouissement misérable et terrible,
L'espèce de brouillard que ferait le Léthé,
Cette chose sans nom, l'univers avorté,
Un vide monstrueux où de l'effroi surnage,
L'impossibilité de tourner une page,
Le suprême feuillet faisant le dernier pli !
C'est cela qu'on verrait si l'on voyait l'oubli.
Plus bas que les effets et plus bas que les causes,
La clôture à laquelle aboutissent les choses,
Il la touche, et dans l'ombre, inutile éclaireur,
Il est à l'endroit morne où Tout n'est plus. Terreur.
C'est fini. Le titan regarde l'invisible.

Se rendre sans avoir épuisé le possible,
Les colosses n'ont point cette coutume-là;
Les géants qu'un amas d'infortune accabla
Luttent encore ; ils ont un fier reste de rage ;
La résistance étant ressemblante à l'outrage
Plaît aux puissants vaincus; l'aigle mord ses barreaux,
Faire au sort violence est l'humeur des héros.
Et ce désespoir-là seul est grand et sublime
Qui donne un dernier coup de talon à l'abîme.
Phtos, comme s'il voulait, de ses deux bras ouverts,
Arracher le dernier morceau de l'univers,
Se baisse, étreint un bloc et l'écarte...

VI

LA DÉCOUVERTE DU TITAN

O vertige!
O gouffres! l'effrayant soupirail d'un prodige
Apparaît; l'aube fait irruption; le jour,
Là, dehors, un rayon d'allégresse et d'amour,
Formidable, aussi pur que l'aurore première,
Entre dans l'ombre, et Phtos, devant cette lumière,
Brusque aveu d'on ne sait quel profond firmament,
Recule, épouvanté par l'éblouissement.

Le soupirail est large, et la brèche est béante.
Phtos y passe son bras, puis sa tête géante;
Il regarde.

∴

Il croyait, quand sur lui tout croula,
Voir l'abîme; eh bien non! l'abîme, le voilà.
Phtos est à la fenêtre immense du mystère.
Il voit l'autre côté monstrueux de la terre,
L'inconnu, ce qu'aucun regard ne vit jamais;
Des profondeurs qui sont en même temps sommets.
Un tas d'astres derrière un gouffre d'empyrées,
Un océan roulant aux plis de ses marées
Des flux et des reflux de constellations;
Il voit les vérités qui sont les visions;
Des flots d'azur, des flots de nuit, des flots d'aurore,

Quelque chose qui semble une croix météore,
Des étoiles après des étoiles, des feux
Après des feux, des cieux, des cieux, des cieux, des cieux!
Le géant croyait tout fini ; tout recommence!
Ce qu'aucune sagesse et pas une démence,
Pas un être sauvé, pas un être puni
Ne rêverait, l'abîme absolu, l'infini,
Il le voit. C'est vivant, et son œil y pénètre.

Cela ne peut mourir et cela n'a pu naître,
Cela ne peut s'accroître ou décroître en clarté,
Toute cette lumière étant l'éternité.
Phtos a le tremblement effrayant qui devine.
Plus d'astres qu'il n'éclôt de fleurs dans la ravine,
Plus de soleils qu'il n'est de fourmis, plus de cieux
Et de mondes à voir que les hommes n'ont d'yeux!
Ces blancheurs sont des lacs de rayons ; ces nuées
Sont des créations sans fin continuées.
Là plus de rives, plus de bords, plus d'horizons.
Dans l'étendue, où rien ne marque les saisons,
Où luisent les azurs, où les chaos sanglotent.
Des millions d'enfers et de paradis flottent,
Éclairant de leurs feux, lugubres ou charmants,
D'autres humanités sous d'autres firmaments.
Où cela cesse-t-il ? Cela n'a pas de terme.
Quel Styx étreint ce ciel ? Aucun. Quel mur l'enferme ?
Aucun. Globes, soleils, lunes, sphères. Forêt.
L'impossible à travers l'évident transparaît.

C'est le point fait soleil, c'est l'astre fait atome;
Tant de réalité que tout devient fantôme;
Tout un univers spectre apparu brusquement.
Un globe est une bulle; un siècle est un moment.
Mondes sur mondes; l'un par l'autre ils se limitent.
Des sphères restent là, fixes; d'autres imitent
L'évanouissement des passants inconnus,
Et s'en vont. Portant tout et par rien soutenus,
Des foules d'univers s'entre-croisent sans nombre;
Point de Calpé pour l'aube et d'Abyla pour l'ombre;
Des astres errants vont, viennent, portent secours;
Ténèbres, clartés, gouffres. Et puis après? Toujours.
Phtos voit l'énigme; il voit le fond, il voit la cime.
Il sent en lui la joie obscure de l'abîme;
Il subit, accablé de soleils et de cieux,
L'inexprimable horreur des lieux prodigieux.
Il regarde, éperdu, le vrai, ce précipice.
Évidence sans borne, ou fatale, ou propice!
O stupeur! il finit par distinguer, au fond
De ce gouffre où le jour avec la nuit se fond,
A travers l'épaisseur d'une brume éternelle,
Dans on ne sait quelle ombre énorme, une prunelle!

⁂

Cependant sur le haut de l'Olympe on riait;
Les Immortels, sereins sur le monde inquiet,
Resplendissaient, debout dans un brouillard de gloire;
Tout à coup, une étrange et haute forme noire
Surgit en face d'eux, et Vénus dit : Quelqu'un!
C'était Phtos. Comme un feu hors du vase à parfum,
Ou comme un flamboiement au-dessus du cratère,
Le colosse, en rampant dans l'ombre et sous la terre,
S'était fait libre, était sorti de sa prison,
Et maintenant montait, sinistre, à l'horizon.
Il avait traversé tout le dessous du monde.
Il avait dans les yeux l'éternité profonde.
Il se fit un silence inouï; l'on sentit
Que ce spectre était grand, car tout devint petit;
L'aigle ouvrit son œil fauve où l'âpre éclair palpite,
Et sembla regarder du côté de la fuite;
L'Olympe fut noirci par l'ombre du géant;
Jupiter se dressa, pâle, sur son séant;
Le dur Vulcain cessa de battre son enclume
Qui sonna si souvent dans sa forge qui fume,
Sur les fers des vaincus lorsqu'il les écrouait;
Afin qu'on n'entendît pas même leur rouet
Les trois Grâces d'en haut firent signe aux trois Parques.
Alors le titan, grave, altier, portant les marques
Des tonnerres sur lui tant de fois essayés,
Ayant l'immense aspect des sommets foudroyés

Et la difformité sublime des décombres,
Regarda fixement les olympiens sombres,
Stupéfaits sur leur cime au fond de l'éther bleu.
Et leur cria, terrible : O dieux, il est un Dieu!

V

LA VILLE DISPARUE

LA VILLE DISPARUE

Peuple, l'eau n'est jamais sans rien faire. Mille ans
Avant Adam, qui semble un spectre en cheveux blancs,
Notre aïeul, c'est du moins ainsi que tu le nommes,
Quand les géants étaient encor mêlés aux hommes,
Dans des temps dont jamais personne ne parla,
Une ville bâtie en briques était là
Où sont ces flots qu'agite un aquilon immense,
Et cette ville était un lieu plein de démence
Que parfois menaçait de loin un blême éclair.
On voyait une plaine où l'on voit une mer;
Alors c'étaient des chars qui passaient, non des barques;
Les ouragans ont pris la place des monarques;
Car pour faire un désert, Dieu, maître des vivants,
Commence par les rois et finit par les vents.

Ce peuple, voix, rumeurs, fourmillement de têtes,
Troupeau d'âmes, ému par les deuils et les fêtes,
Faisait le bruit que fait dans l'orage l'essaim,
Point inquiet d'avoir l'océan pour voisin.

Donc cette ville avait des rois; ces rois superbes
Avaient sous eux les fronts comme un faucheur les herbes.
Étaient-ils méchants? Non. Ils étaient rois. Un roi
C'est un homme trop grand que trouble un vague effroi,
Qui, faisant plus de mal pour avoir plus de joie,
Chez les bêtes de somme est la bête de proie;
Mais ce n'est pas sa faute, et le sage est clément.
Un roi serait meilleur s'il naissait autrement,
L'homme est homme toujours; les crimes du despote
Sont faits par sa puissance, ombre où son âme flotte,
Par la pourpre qu'il traîne et dont on le revêt,
Et l'esclave serait tyran s'il le pouvait.
Donc cette ville était toute bâtie en briques,
On y voyait des tours, des bazars, des fabriques,
Des arcs, des palais pleins de luths mélodieux,
Et des monstres d'airain qu'on appelait les dieux.
Cette ville était gaie et barbare; ses places
Faisaient par leurs gibets rire les populaces;
On y chantait des chœurs pleins d'oubli, l'homme étant
L'ombre qui jette un souffle et qui dure un instant;
De claires eaux luisaient au fond des avenues;
Et les reines du roi se baignaient toutes nues
Dans les parcs où rôdaient des paons étoilés d'yeux;
Les marteaux, au dormeur nonchalant odieux,
Sonnaient, de l'aube au soir, sur les noires enclumes;

Les vautours se posaient, fouillant du bec leurs plumes,
Sur les temples, sans peur d'être chassés, sachant
Que l'idole féroce aime l'oiseau méchant ;
Le tigre est bienvenu près de l'hydre ; et les aigles
Sentent qu'ils n'ont jamais enfreint aucunes règles,
Quand le sang coule auprès des autels radieux,
En venant partager le meurtre avec les dieux.

L'autel du temple était d'or pur, que rien ne souille ;
Le toit était en cèdre et, de peur de la rouille,
Au lieu de clous avait des chevilles de bois.
Jour et nuit les clairons, les cistres, les hautbois.

De crainte que le dieu farouche ne s'endorme,
Chantaient dans l'ombre. Ainsi vivait la ville énorme.
Les femmes y venaient pour s'y prostituer.

Mais un jour l'océan se mit à remuer ;
Doucement, sans courroux, du côté de la ville
Il rongea les rochers et les dunes, tranquille,
Sans tumulte, sans chocs, sans efforts haletants,
Comme un grave ouvrier qui sait qu'il a le temps ;
Et lentement, ainsi qu'un mineur solitaire,
L'eau jamais immobile avançait sous la terre ;
C'est en vain que sur l'herbe un guetteur assidu
Eût collé son oreille, il n'eût rien entendu ;
L'eau creusait sans rumeur comme sans violence,
Et la ville faisait son bruit sur ce silence.

Si bien qu'un soir, à l'heure où tout semble frémir,
A l'heure où, se levant comme un sinistre émir,
Sirius apparaît, et sur l'horizon sombre
Donne un signal de marche aux étoiles sans nombre,

Les nuages qu'un vent l'un à l'autre rejoint
Et pousse, seuls oiseaux qui ne dormissent point,
La lune, le front blanc des monts, les pâles astres,
Virent soudain maisons, dômes, arceaux, pilastres,
Toute la ville, ainsi qu'un rêve, en un instant,
Peuple, armée, et le roi qui buvait en chantant
Et qui n'eut pas le temps de se lever de table,
Crouler dans on ne sait quelle ombre épouvantable ;
Et pendant qu'à la fois, de la base au sommet,
Ce chaos de palais et de tours s'abîmait,
On entendit monter un murmure farouche,
Et l'on vit brusquement s'ouvrir comme une bouche
Un trou d'où jaillissait un jet d'écume amer,
Gouffre où la ville entrait et d'où sortait la mer.
Et tout s'évanouit ; rien ne resta que l'onde.
Maintenant on ne voit au loin que l'eau profonde
Par les vents remuée et seule sous les cieux.
Tel est l'ébranlement des flots mystérieux.

VI

APRÈS LES DIEUX, LES ROIS

DE MESA A ATTILA

INSCRIPTION

(Neuf cents ans avant J.-C.)

C'est moi qui suis le roi, Mesa, fils de Chémos.
J'ai coupé la forêt de pins aux noirs rameaux,
Et j'ai bâti Baal-Méon, ville d'Afrique.
J'ai fait le mur de bois, j'ai fait le mur de brique,
Et j'ai dit : Que chaque homme, à peine de prison,
Se creuse une citerne auprès de sa maison,
Car, en hiver, on a deux mois de grandes pluies ;
Afin que les brebis, les chèvres et les truies,
Puissent paître dehors au temps des maïs mûrs.
Je réserve aux troupeaux un champ fermé de murs.
C'est moi qui fis la porte et qui fis la tourelle ;
Astarté règne, et j'ai fait la guerre pour elle ;
Le dieu Chémos, mon père et son mari, m'aida
Quand je chassai de Gad Omri, roi de Juda.

J'ai construit Aroër, une ville très forte ;
J'ai bâti la tourelle et j'ai bâti la porte.
Les peuples me louaient parce que j'étais bon ;
J'étais roi de l'armée immense de Dibon
Qui boit en chantant l'ombre et la mort, et qui mêle
Le sang fumant de l'aigle au lait de la chamelle ;
Je marchais, étant juge et prince, à la clarté
De Chémos, de Dagon, de Bel et d'Astarté,
Et ce sont là les quatre étoiles qui sont reines.
J'ai creusé d'Ur à Tyr des routes souterraines.
Chémos m'a dit : Reprends Nebo sur Israël.
Et je n'ai jamais fait que ce que veut le ciel.
Maintenant, dans ce puits, je ferme la paupière.
Sachez que vous devez adorer cette pierre
Et brûler du bétel devant ce grand tombeau ;
Car j'ai tué tous ceux qui vivaient dans Nebo,
J'ai nourri les corbeaux qui volent dans les nues,
J'ai fait vendre au marché les femmes toutes nues,
J'ai chargé de butin quatre cents éléphants,
J'ai cloué sur des croix tous les petits enfants,
Ma droite a balayé toutes ces races viles
Dans l'ombre, et j'ai rendu leurs anciens noms aux villes.

CASSANDRE

Argos. La cour du palais.

CASSANDRE, sur un char, CLYTEMNESTRE.
LE CHŒUR.

LE CHŒUR

Elle est fille de roi. — Mais sa ville est en cendre.
Elle a droit à ce char et n'en veut pas descendre.
Depuis qu'on l'a saisie, elle n'a point parlé.
Le marbre de Syrta, la neige de Thulé
N'ont pas plus de froideur que cette âpre captive.
Elle est à l'avenir formidable attentive.
Elle est pleine d'un dieu redoutable et muet;
Le sinistre Apollon d'Ombos, qui remuait
Dodone avec le souffle et Thèbe avec la lyre,
Mêle une clarté sombre à son morne délire.

Elle a la vision des choses qui seront;
Un reflet de vengeance est déjà sur son front;
Elle est princesse, elle est pythie, elle est prêtresse,
Elle est esclave. Étrange et lugubre détresse!
Elle vient sur un char, étant fille de roi.
Le peuple, qui regarde aller, pâles d'effroi,
Les prisonniers pieds nus qu'on chasse à coups de lance,
Et qui rit de leurs cris, a peur de son silence.

(Le char s'arrête).

CLYTEMNESTRE.

Femme, à pied! Tu n'es pas ici dans ton pays.

LE CHŒUR.

Allons, descends du char, c'est la reine, obéis.

CLYTEMNESTRE.

Crois-tu que j'ai le temps de t'attendre à la porte?
Hâte-toi. Car bientôt il faut que le roi sorte.
Peut-être entends-tu mal notre langue d'ici?
Si ce que je te dis ne se dit pas ainsi
Au pays dont tu viens et dont tu te sépares,
Parle en signes alors, fais comme les barbares.

LE CHŒUR.

Si l'on parlait sa langue, on saurait son secret.
On sent en la voyant ce qu'on éprouverait
Si l'on venait de prendre une bête farouche.

CLYTEMNESTRE.

Je ne lui parle plus. L'horreur ferme sa bouche.
Triste, elle songe à Troie, au ciel jadis serein.
Elle ne prendra pas l'habitude du frein
Sans le couvrir longtemps d'une sanglante écume.

(Clytemnestre sort.)

LE CHŒUR.

Cède au destin. Crois-moi. Je suis sans amertume.
Descends du char. Reçois la chaîne à ton talon.

CASSANDRE.

Dieux! Grands dieux! Terre et ciel! Apollon! Apollon!

APOLLON LOXIAS, dans l'ombre.

Je suis là. Tu vivras, afin que ton œil voie
Le flamboiement d'Argos plein des cendres de Troie.

LES TROIS CENTS

Ξέρξης τὸν Ἑλλήσποντον ἐκέλευσε τριηκοσίας ἐπικέσθαι μάστιγι πληγάς.

HÉRODOTE, *Polymnie*.

I

L'ASIE.

L'Asie est monstrueuse et fauve; elle regarde
Toute la terre avec une face hagarde,
Et la terre lui plaît, car partout il fait nuit;
L'Asie, où la hauteur des rois s'épanouit,
A ce contentement que l'univers est sombre;
Ici la Cimmérie, au delà la Northumbre,
Au delà l'âpre hiver, l'horreur, les glaciers nus,
Et les monts ignorés sous les cieux inconnus;
Après l'inhabitable on voit l'infranchissable,
La neige fait au nord ce qu'au sud fait le sable;
Le pâle genre humain se perd dans la vapeur;
Le Caucase est hideux, les Dofrines font peur;

Au loin râle, en des mers d'où l'hirondelle émigre,
Thulé sous son volcan comme un daim sous un tigre ;
Au pôle, où du corbeau l'orfraie entend l'appel,
Les cent têtes d'Orcus font un blême archipel,
Et, pareils au chaos, les océans funèbres
Roulent, cette nuit, l'eau, sous ces flots, les ténèbres.
L'Asie en ce sépulcre a la couronne au front,
Nulle part son pouvoir sacré ne s'interrompt,
Elle règne sur tous les peuples qu'on dénombre,
Et tout ce qui n'est point à l'Asie est à l'ombre,
A la nuit, au désert, au sauvage aquilon ;
Toutes les nations rampent sous son talon
Ou grelottent au nord sous la bise et la pluie.
Mais la Grèce est un point lumineux qui l'ennuie :
Il se pourrait qu'un jour cette clarté perçât,
Et rendît l'espérance à l'univers forçat.
L'Asie obscure et vaste en frémit sous son voile ;
Et l'énorme noirceur cherche a tuer l'étoile.

II

LE DÉNOMBREMENT

On se mettait en route à l'heure où le jour naît.

Le bagage marchait le premier, puis venait
Le gros des nations, foule au hasard semée,
Qui faisait à peu près la moitié de l'armée.
Dire leurs noms, leurs cris, leurs chants, leurs pas, leur [bruit,
Serait vouloir compter les souffles de la nuit.
Les peuples n'ont pas tous les mêmes mœurs ; les scythes,
Qui font à l'occident de sanglantes visites,
Vont tout nus; le macron, qui du scythe est rival,
A pour casque une peau de tête de cheval
Dont il a sur le front les deux oreilles droites ;
Ceux de Paphlagonie ont des bottes étroites
De peau tigrée, avec des clous sous les talons,
Et leurs arcs sont très courts et leurs dards sont très longs ;
Les daces, dont les rois ont pour palais un bouge,
Ont la moitié du corps peinte en blanc, l'autre en rouge ;
Le sogde emmène en guerre un singe, Béhémos,
Devant lequel l'augure inquiet dit des mots
Ténébreux, et pareils aux couleuvres sinistres;
On voit passer parmi les tambours et les cistres
Les deux sortes de fils du vieil Éthiopus,

Ceux-ci les cheveux plats, ceux-là les fronts crépus ;
Les bars au turban vert viennent des deux Chaldées ;
Les piques des guerriers de Thrace ont dix coudées;
Ces peuples ont chez eux un oracle de Mars ;
Comment énumérer les sospires camards,
Les lygiens, pour bain cherchant les immondices,
Les saces, les micois, les parthes, les dadyces,
Ceux de la mer Persique au front ceint de varechs,
Et ceux d'Assur armés presque comme les grecs,
Arthée et Sydamnès, roi du pays des fièvres,
Et les noirs caspiens, vêtus de peaux de chèvres,
Et dont les javelots sont brûlés par le bout.

Comme dans la chaudière une eau se gonfle et bout,
Cette troupe s'enflait en avançant, de sorte
Qu'on eût dit qu'elle avait l'Afrique pour escorte,
Et l'Asie, et tout l'âpre et féroce orient.
C'étaient les nims qui vont à la guerre en criant,
Les sardes, conquérants de Sardaigne et de Corse,
Les mosques tatoués sous leur bonnet d'écorce,
Les gètes, et, hideux, pressant leur rangs épais,
Les bactriens, conduits par le mage Hystapès.
Les tybarènes, fils des races disparues,
Avaient des boucliers couverts de peaux de grues ;
Les lybs, nègres des bois, marchaient au son des cors ;
Leur habit était ceint par le milieu du corps,
Et chacun de ces noirs, outre les cimeterres,
Avait deux épieux, bons à la chasse aux panthères;
Ils habitaient jadis sur le fleuve Strymon.
Les abrodes avaient l'air fauve du démon,

Et l'arc de bois de palme et la hache de pierre ;
Les gandars se teignaient de safran la paupière ;
Les syriens portaient des cuirasses de bois.
On entendait au loin la flûte et le hautbois
Des montagnards d'Abysse et le cri des numides
Amenant, du pays où sont les pyramides,
Des chevaux près desquels l'éclair est paresseux ;
Ceux de Lydie étaient coiffés de cuivre, et ceux
D'Hyrcanie acceptaient pour chef de leur colonne
Mégapane, qui fut prince de Babylone ;
Puis s'avançaient les blonds miliens, studieux
De ne point offenser les démons ni les dieux ;
Puis ceux d'Ophir, enfants des mers mystérieuses ;
Puis ceux du fleuve Phta qu'ombragent les yeuses,
Cours d'eau qui, hors des monts où l'asphodèle croît,
Sort par un défilé long et sinistre, étroit
Au point qu'il n'y pourrait passer une charrette ;
Puis les gours, nés dans l'ombre où l'univers s'arrête.
Les satrapes du Gange avaient des brodequins
Jusqu'à mi-jambe, ainsi que les chefs africains ;
Leur prince était Arthane, homme de renommée,
Fils d'Artha, que le roi Cambyse avait aimée
Au point de lui bâtir un temple en jade vert.
Puis venait un essaim de coureurs du désert,
Les sagastes, ayant pour toute arme une corde.
La légion marchait à côté de la horde,
L'homme nu coudoyait l'homme cuirassé d'or.
Une captive en deuil, la sybille d'Endor,
S'indignait, murmurant de lugubres syllabes.

Les chevaux ayant peur des chameaux, les arabes
Se tenaient à distance et venaient les derniers;
Après eux cheminaient, encombrés des paniers
Où brillait le butin rapporté des ravages,
Cent chars d'osier traînés par des ânes sauvages.
L'attroupement, formé de cette façon-là
Par tous ceux que la Perse en ses rangs appela,
Épais comme une neige au souffle de la bise,
Commandé par vingt chefs monstrueux, Mégabise,
Hermamythre, Masange, Acrise, Artaphernas,
Et poussé par les rois aux grands assassinats,
Cet énorme tumulte humain, semblable aux rêves,
Cet amas bigarré d'archers, de porte-glaives,
Et de cavaliers droits sur les lourds étriers,
Défilait, et ce tas de marcheurs meurtriers
Passait pendant sept jours et sept nuits dans les plaines,
Troupeau de combattants aux farouches haleines,
Vaste et terrible, noir comme le Phlégéton,
Et qu'on faisait marcher à grands coups de bâton.
Et ce nuage était de deux millions d'hommes.

III

LA GARDE

Ninive, Sybaris, Chypre, et les cinq Sodomes,
Ayant fourni beaucoup de ces soldats, la loi
Ne les admettait point dans la garde du roi.
L'armée est une foule; elle chante, elle hue;
Mais la garde, jamais mêlée à la cohue,
Muette, comme on est muet près des autels,
Marchait seule. Et d'abord venaient les Immortels,
Semblables aux lions secouant leurs crinières;
Rien n'était comparable au frisson des bannières
Ouvrant et refermant leurs plis pleins de dragons:
Tout le sérail du roi suivait dans les fourgons;
Puis marchaient, plus pressés que l'herbe des collines,
Les eunuques, armés de longues javelines;
Puis les bourreaux, masqués, traînant les appareils
De torture et d'angoisse, à des griffes pareils,
Et la cuve où l'on fait bouillir l'huile et le nitre.
Le perse a la tiare et le mède a la mitre;
Les Dix mille, persans, mèdes, tous couronnés,
S'avançaient, fiers, ainsi que des frères aînés,
Et ces soldats mitrés étaient sous la conduite
D'Alphès, qui savait tous les chemins, hors la fuite;
Et devant eux couraient, libres et sans liens,

Ces grands chevaux sacrés qu'on nomme nyséens;
Puis, commandés chacun par un roi satellite,
Venaient trente escadrons de cavaliers d'élite,
Tous la pique baissée à cause du roi, tous
Vêtus d'or sous des peaux de zèbres ou de loups;
Ces hommes étaient beaux comme l'aube sereine;
Puis des prêtres portaient le pétrin où la reine
Faisait cuire le pain sans orge et sans levain;
Huit chevaux blancs tiraient le chariot divin
De Jupiter, devant lequel le clairon sonne
Et dont le cocher marche à pied, vu que personne
N'a le droit de monter au char de Jupiter.
Les constellations qu'au fond du sombre éther
On entrevoit ainsi qu'en un bois les dryades,
Tous ces profonds flambeaux du ciel, ces myriades
De clartés, Arcturus, Céphée, et l'alcyon
De la mer étoilée et noire, Procyon,
Pollux qui vient vers nous, Castor qui s'en éloigne,
Cet amas de soleils qui pour les dieux témoigne,
N'a pas plus de splendeur et de fourmillement
Que cette armée en marche autour du roi dormant,

Car le roi sommeillait sur son char formidable.

IV

LE ROI

Il était là, superbe, obscur, inabordable ;
Par moments, il bâillait, disant : Quelle heure est-il ?
Artabane, son oncle, homme auguste et subtil,
Répondait : — Fils des dieux, roi des trois Ecbatanes
Où les fleuves sacrés coulent sous les platanes,
Il n'est pas nuit encor, le soleil est ardent.
O roi, reposez-vous, dormez, et cependant
Je vais vous dénombrer votre armée, inconnue
De vous-même et pareille aux aigles dans la nue.
Dormez. — Alors, tandis qu'il nommait les drapeaux
Du monde entier, le roi rentrait dans son repos,
Et se rendormait, sombre ; et le grand char d'ébène
Avait, sur son timon de structure thébaine,
Pour cocher un seigneur nommé Patyramphus.
Deux mille bataillons mêlant leurs pas confus,
Mille éléphants portant chacun sa tour énorme,
Suivaient, et d'un croissant l'armée avait la forme ;
L'archer suprême était Mardonius, bâtard ;
L'armée était nombreuse à ce point que, plus tard,
Elle but en un jour tout le fleuve Scamandre.
Les villes derrière elle étaient des tas de cendre ;
Tout saignait et brûlait quand elle avait passé.
On enjamba l'Indus comme on saute un fossé.
Artabane ordonnait tout ce qu'un chef décide ;

Pour le reste on prenait les conseils d'Hermécyde,
Homme considéré des peuples du levant.

L'armée ainsi partit de Lydie, observant
Le même ordre jusqu'au Caïce, et, de ce fleuve,
Gagna la vieille Thèbe après la Thèbe neuve,
Et traversa le sable immense où la guida
Par-dessus l'horizon le haut du mont Ida.
Puis on vit l'Ararat, cime où s'arrêta l'arche.
Les gens de pied faisaient dans cette rude marche
Dix stades chaque jour et les cavaliers vingt.

Quand l'armée eut passé le fleuve Halys, on vint
En Phrygie, et l'on vit les sources du Méandre;
C'est là qu'Apollon prit la peine de suspendre
Dans Célène, à trois clous, au poteau du marché,
La peau de Marsyas, le satyre écorché.
On gagna Colossos, chère à Minerve Aptère,
Où le fleuve Lycus se cache sous la terre,
Puis Cydre où fut Crésus, le maître universel,
Puis Anane, et l'étang d'où l'on tire le sel;
Puis on vit Canos, mont plus affreux que l'Érèbe,
Mais sans en approcher; et l'on prit Callathèbe
Où des chiens de Diane on entend les abois,
Ville où l'homme est pareil à l'abeille des bois
Et fait du miel avec de la fleur de bruyère.
Le jour d'après on vint à Sardes, ville altière,
D'où l'on fit dire aux grecs d'attendre avec effroi
Et de tout tenir prêt pour le souper du roi.
Puis on coupa l'Athos que la foudre fréquente;

Et, des eaux de Sanos jusqu'à la mer d'Acanthe,
On fit un long canal évasé par le haut.
Enfin, sur une plage où souffle ce vent chaud
Qui vient d'Afrique, terre ignorée et maudite,
On fit près d'Abydos, entre Seste et Médyte,
Un vaste pont porté par de puissants donjons,
Et Tyr fournit la corde et l'Égypte les joncs.
Ce pont pouvait donner passage à des armées.
Mais une nuit, ainsi que montent des fumées,
Un nuage farouche arriva, d'où sortit
Le semoun, près duquel l'ouragan est petit;
Ce vent sur les travaux poussa les flots humides,
Rompit arches, piliers, tabliers, pyramides,
Et heurtant l'Hellespont contre le Pont-Euxin,
Fauve, il détruisit tout, comme on chasse un essaim;
Et la mer fut fatale. Alors le roi sublime
Cria: — Tu n'es qu'un gouffre, et je t'insulte, abîme!
Moi je suis le sommet. Lâche mer, souviens-t'en. —
Et donna trois cents coups de fouet à l'Océan.

Et chacun de ces coups de fouet toucha Neptune.

Alors ce dieu, qu'adore et que sert la Fortune,
Mouvante comme lui, créa Léonidas,
Et de ces trois cents coups il fit trois cents soldats,
Gardiens des monts, gardiens des lois, gardiens des villes,
Et Xercès les trouva debout aux Thermopyles.

LE DÉTROIT DE L'EURIPE

Il faisait nuit ; le ciel sinistre était sublime ;
La terre offrait sa brume et la mer son abîme
Voici la question qui se posait devant
Des hommes secoués par l'onde et par le vent :
Faut-il fuir le détroit d'Euripe ? Y faut-il faire
Un front terrible à ceux que le destin préfère,
Et qui sont les affreux conquérants sans pitié ?
Ils ont une moitié, veulent l'autre moitié,
Et ne s'arrêteront qu'ayant toute la terre.
Demeurer, ou partir ? Choix grave. Angoisse austère.
Les chefs délibéraient sur un grand vaisseau noir.
Bien que ce ne soit pas la coutume d'avoir
Des colloques la nuit entre les capitaines,
La guerre ayant déjà des chances incertaines,

Et l'ombre ne pouvant, dans les camps soucieux,
Qu'ajouter à la nuit des cœurs la nuit des cieux,
Bien que l'heure lugubre où le prêtre médite
Soit aux discussions des soldats interdite,
On était en conseil, vu l'urgence. Il fallait
Savoir si l'on peut prendre une hydre en un filet
Et la Perse en un piège, et forcer les passages
De l'Euripe, malgré l'abîme et les présages.
Les hommes ont l'énigme éternelle autour d'eux.
Devait-on accepter un combat hasardeux ?
Les nefs étaient à l'ancre autour du grand navire,
Les mâts se balançaient sur le flot qui chavire,
L'aquilon remuait l'eau que rien ne corrompt ;
Et sur la poupe altière où veillaient, casque au front,
Les archers de Platée, hommes de haute taille,
Thémistocle, debout en habit de bataille,
Cherchant à distinguer dans l'ombre des lueurs,
Parlait aux commandants de la flotte, rêveurs.

— Eurybiade, à qui Pallas confie Athène,
Noble Adymanthe, fils d'Ocyre, capitaine
De Corinthe, et vous tous, princes et chefs, sachez
Que les dieux sont sur nous à cette heure penchés ;
Tandis que ce conseil hésite, attend, varie,
Je vois poindre une larme aux yeux de la patrie ;
La Grèce en deuil chancelle et cherche un point d'appui.
Rois, je sens que tout ment, demain trompe aujourd'hui,
Le jour est louche, l'air est fuyant, l'onde est lâche ;
Le sort est une main qui nous tient, puis nous lâche ;

J'estime peu la vague instable, mais je dis
Qu'un gouffre est moins mouvant sous des pieds plus hardis
Et qu'il faut traiter l'eau comme on traite la vie,
Avec force et dédain ; et, n'ayant d'autre envie
Que la bataille, ô grecs, je la voudrais tenter !
Il est temps que les cœurs renoncent à douter,
Et tout sera perdu, peuple, si tu n'opposes
La fermeté de l'homme aux trahisons des choses.
Nous sommes de fort près par Némésis suivis,
Tout penche, et c'est pourquoi je vous dis mon avis.
Restons dans ce détroit. Ce qui me détermine,
C'est de sauver Mégare, Égine et Salamine,
Et je trouve prudent en même temps que fier
De protéger la terre en défendant la mer.
L'immense roi venu des ténèbres profondes
Est sur le tremblement redoutable des ondes,
Qu'il y reste, et luttons corps à corps. Rois, je veux
Prendre aux talons celui qui nous prend aux cheveux,
Et frapper cet Achille à l'endroit vulnérable.
Que l'augure, appuyé sur son sceptre d'érable,
Interroge le foie et le cœur des moutons
Et tende dans la nuit ses deux mains à tâtons,
C'est son affaire ; moi soldat, j'ai pour augure
Le Glaive, et c'est par lui que je me transfigure.
Combattre, c'est démence ? Ah ! soyons insensés !
Je sais bien que ce prince est effrayant, je sais
Que du vaisseau qu'il monte un démon tient la barre ;
Ces mèdes sont hideux, et leur flotte barbare
Fait fuir eperdument la flottante Délos ;
Ils ont bouleversé la mer, troublé ses flots,

Et dispersé si loin devant eux les écumes
Que l'eau de l'Hellespont va se briser à Cumes,
Je sais cela. Je sais aussi qu'on peut mourir.

UN PRÊTRE.

Ce n'est point pour l'Hadès, trop pressé de s'ouvrir,
Que la nature, source et principe des choses,
Tend sa triple mamelle à tant de bouches roses,
Elle n'a point pour but le monstrueux tombeau ;
Elle hait l'affreux Mars soufflant sur son flambeau;
Tendre, elle donne, au seuil des jours pleins de chimères,
Pour berceuse aux enfants l'espérance des mères,
Et le glaive farouche est par elle abhorré
Quand elle fait jaillir des seins le lait sacré.

THÉMISTOCLE.

Prêtre, je sais cela. Mais la patrie existe.
Pour les vaincus, la lutte est un grand bonheur triste
Qu'il faut faire durer le plus longtemps qu'on peut.
Tâchons de faire au fil des Parques un tel nœud
Que leur fatal rouet déconcerté s'arrête.
Ici nous couvrons tout, de l'Eubée à la Crète;
C'est donc ici qu'il faut frapper ce roi, contraint
De confier sa flotte au détroit qui l'étreint;
Nous sommes peu nombreux, mais profitons de l'ombre,
La grande audace peut cacher le petit nombre;
Et d'ailleurs à la mort nous irons radieux.
Montrons nos cœurs vaillants à ce grand ciel plein d'yeux.

Si l'abîme est obscur, les étoiles sont claires :
Les heures noires sont de bonnes conseillères.
O rois, et je reçois volontiers de la nuit
L'avis sombre qui fait que l'ennemi s'enfuit.
Par le tombeau béant je me laisse convaincre;
Consentir à mourir c'est consentir à vaincre ;
La tombe est la maison du pâle sphinx guerrier
Qui promet un cyprès et qui donne un laurier ;
Elle se ferme au brave osant heurter sa porte;
Car, devant un héros, la mort est la moins forte.
C'est pourquoi ceux qui sont imprudents ont raison.
Les deux mille vaisseaux qu'on voit à l'horizon
Ne me font pas peur. J'ai nos quatre cents galères,
L'onde, l'ombre, l'écueil, le vent, et nos colères.
Il est temps que les dieux nous aident ; et d'ailleurs
Nous serons pires, nous, s'ils ne sont pas meilleurs.
Nous les ferons rougir de nous trahir. Le sage,
C'est le hardi. Vaincu, moi, je crache au visage
Du destin ; et vainqueur, et mon pays sauvé,
J'entre au temple et je baise à genoux le pavé.
Combattons. —

Comme s'ils entendaient ces paroles,
Les vaisseaux secouaient aux vents leurs banderoles ;
Deux jours après, à l'heure où l'aube se leva,
Les chevaux du soleil dirent : Xercès s'en va !

LA

CHANSON DE SOPHOCLE A SALAMINE

Me voilà, je suis un éphèbe,
Mes seize ans sont d'azur baignés ;
Guerre, déesse de l'Érèbe,
Sombre guerre aux cris indignés,

Je viens à toi, la nuit est noire !
Puisque Xercès est le plus fort,
Prends-moi pour la lutte et la gloire
Et pour la tombe; mais d'abord

Toi dont le glaive est le ministre,
Toi que l'éclair suit dans les cieux,
Choisis-moi de ta main sinistre
Une belle fille aux doux yeux,

Qui ne sache pas autre chose
Que rire d'un rire ingénu,
Qui soit divine, ayant la rose
Aux deux pointes de son sein nu.

Et ne soit pas plus importune
A l'homme plein du noir destin
Que ne l'est au profond Neptune
La vive étoile du matin.

Donne-la moi, que je la presse
Vite sur mon cœur enflammé;
Je veux bien mourir, ô déesse,
Mais pas avant d'avoir aimé.

LES BANNIS

Cynthée, athénien proscrit, disait ceci :
Un jour, moi Cynthœus et Méphialte aussi,
Tous deux exilés, lui de Sparte, moi d'Athènes,
Nous suivions le sentier que voici dans les plaines,
Car on nous a bannis au désert de Thryos.
Un bruit pareil au bruit de mille chariots,
Un fracas comme en peut faire un million d'hommes,
S'éleva tout à coup dans la plaine où nous sommes.
Alors pour écouter nous nous sommes assis ;
Et ce grand bruit venait du côté d'Éleusis ;
Or Éleusis était alors abandonnée,
Et tout était désert de Thèbe à Mantinée
A cause du ravage horrible des persans.

Les champs sans laboureurs, les routes sans passants
Attristaient le regard depuis plus d'une année.
Nous étions là, la face à l'orient tournée,
Et l'étrange rumeur sur nos têtes passait ;
Et Méphialte alors me dit : — Qu'est-ce que c'est ?
— Je l'ignore, lui dis-je. Il reprit : — C'est l'Attique
Qui se soulève, ou bien c'est l'Iacchus mystique
Qui parle bruyamment dans le ciel à quelqu'un.
— Ami, ce que l'exil a de plus importun,
Repris-je, c'est qu'on est en proie à la chimère.
Et cependant le bruit cessa. — Fils de ta mère,
Me dit-il, je suis sûr qu'on parle en ce ciel bleu,
Et c'est la voix d'un peuple ou c'est la voix d'un dieu.
Maintenant comprends-tu ce que cela veut dire ?
— Non. — Ni moi. Cependant je sens comme une lyre
Qui dans mon cœur s'éveille et chante, et qui répond,
Sereine, à ce fracas orageux et profond.
— Et moi, dis-je, j'entends de même une harmonie
Dans mon âme, et pourtant la rumeur est finie.
Alors Méphialtès s'écria : — Crois et vois.
Nous avons tous les deux entendu cette voix ;
Elle n'a point passé pour rien sur notre tête ;
Elle nous donne avis que la revanche est prête ;
Qu'aux champs où, jeune, au tir de l'arc je m'exerçais
Des enfants ont grandi qui chasseront Xercès ;
Cette voix a l'accent farouche du prodige.
Si c'est le cri d'un peuple, il est pour nous, te dis-je ;
Si c'est un cri des dieux, il est contre ceux-là
Par qui le sol sacré de l'Olympe trembla.

Xercès souille la Grèce auguste. Il faut qu'il parte. —
Et moi banni d'Athène et lui banni de Sparte,
Nous disions; lui : — Que Sparte, invincible à jamais,
Soit comme un lever d'astre au-dessus des sommets!
Et moi : — Qu'Athènes vive et soit du ciel chérie! —
Et nous étions ainsi pensifs pour la patrie.

AIDE OFFERTE A MAJORIEN

PRÉTENDANT A L'EMPIRE

Germanie. Forêt. Crépuscule. Camp. Majorien à un créneau
Une immense horde humaine emplissant l'horizon.

UN HOMME DE LA HORDE.

Majorien, tu veux de l'aide. On t'en apporte.

MAJORIEN.

Qui donc est là ?

L'HOMME.

La mer des hommes bat ta porte.

MAJORIEN.

Peuple, quel est ton chef ?

L'HOMME.

Le chef s'appelle Tous.

MAJORIEN.

As-tu des tyrans?

L'HOMME.

Deux. Faim et soif.

MAJORIEN.

Qu'êtes-vous?

L'HOMME.

Nous sommes les marcheurs de la foudre et de l'ombre.

MAJORIEN.

Votre pays?

L'HOMME.

La nuit.

MAJORIEN.

Votre nom?

L'HOMME.

Les Sans nombre.

MAJORIEN.

Ce sont vos chariots qu'on voit partout là-bas?

L'HOMME.

Quelques-uns seulement de nos chars de combats.
Ce que tu vois ici n'est que notre avant-garde.
Dieu seul peut nous voir tous quand sur terre il regarde

MAJORIEN.

Qu'est-ce que vous savez faire en ce monde ?

L'HOMME.

Errer.

MAJORIEN.

Vous qui cernez mon camp, peut-on vous dénombrer ?

L'HOMME.

Oui.

MAJORIEN.

Pour passer ici devant l'aigle romaine,
Combien vous faudra-t-il de temps ?

L'HOMME.

Une semaine.

MAJORIEN.

Qu'est-ce que vous voulez ?

L'HOMME.

Nous nous offrons à toi.
Car avec du néant nous pouvons faire un roi.

MAJORIEN.

César vous a vaincus.

L'HOMME.

Qui, César ?

MAJORIEN.

Nul ne doute
Que Dentatus n'ait mis vos hordes en déroute.

L'HOMME.

Va-t'en le demander aux os de Dentatus.

MAJORIEN.

Spryx vous dompta.

L'HOMME.

Je ris.

MAJORIEN.

Cimber vous a battus.

L'HOMME.

Nous n'avons de battu que le fer de nos casques.

MAJORIEN.

Qui donc vous a chassés jusqu'ici ?

L'HOMME.

Les bourrasques,
Les tempêtes, la pluie et la grêle, le vent,
L'éclair, l'immensité ; personne de vivant.
Nul n'est plus grand que nous sur la terre où nous sommes.
Nous fuyons devant Dieu, mais non devant les hommes.
Nous voulons notre part des tièdes horizons.
Si tu nous la promets, nous t'aidons. Finissons.
Veux-tu de nous ? La paix. N'en veux-tu pas ? La guerre.

MAJORIEN.

Me redoutez-vous ?

L'HOMME.

Non.

MAJORIEN.

Me connaissez-vous ?

L'HOMME.

Guère,

MAJORIEN.

Que suis-je pour vous ?

L'HOMME.

Rien. Un homme. Le romain.

MAJORIEN.

Mais où donc allez-vous ?

L'HOMME.

La terre est le chemin,
Le but est l'infini, nous allons à la vie.
Là-bas une lueur immense nous convie.
Nous nous arrêterons lorsque nous serons là.

MAJORIEN.

Quel est ton nom à toi qui parles ?

L'HOMME.

Attila.

TABLE

IV

ENTRE GÉANTS ET DIEUX

Le Géant aux Dieux..... 7
Paroles de géant..... 10
Les temps paniques..... 13
Le Titan..... 18

V

LA VILLE DISPARUE

La ville disparue..... 43

VI

APRÈS LES DIEUX, LES ROIS

I. — DE MESA A ATTILA

Inscription..... 51
Cassandre..... 53

Les trois cents..... 57
Le détroit de l'Euripe..... 68
La chanson de Sophocle à Salamine..... 73
Les bannis..... 75
Aide offerte à Majorien, prétendant à l'Empire..... 78

Paris. — Imp. Levé, rue de Rennes, 71

VICTOR HUGO

ŒUVRES COMPLÈTES A 25 CENTIMES LE VOLUME IN-32

(*Par Poste*, 10 centimes *en sus*)

THÉATRE

Ruy Blas.	*complet en*	2 v.
Hernani	—	2 —
Cromwell.	—	5 —
Marion de Lorme .	—	2 —
Lucrèce Borgia. .	—	2 —
Marie Tudor . . .	—	2 —
La Esmeralda . .	—	1 —
Angelo.	—	2 —
Les Burgraves . .	—	2 —
Torquemada . . .	—	2 —
Le Roi s'amuse. .	—	3 —

ROMAN

Les Misérables. .	*complet en*	30 v.
Han d'Islande. . .	—	7 —
Bug-Jargal. . . .	—	4 —
Le dernier jour d'un condamné :		
Claude Gueux. . .	*complet en*	3 v.
Les Travailleurs de la Mer	—	9 —
Not.-Dame de Paris	—	8 —
L Homme qui rit .	—	12 —
Quatre-vingt-treize	—	7 —

PHILOSOPHIE

Littérature et Philosophie mêlées.	*complet en*	5 v.
William Shakespeare	—	5 —

ŒUVRE POÉTIQUE

Odes et Ballades .	*complet en*	4 v.
Les Orientales . .	—	3 —
Les Feuilles d'Automne	—	3 —
Les Chants du Crépuscule.	—	3 —
Les Rayons et les Ombres	—	3 —
Les Châtiments. .	—	5 —
Les Contemplations	—	7 —
La Légende des Siècles.	—	15 —
Les Chansons des rues et des bois .	*complet en*	4 v.
L'Année terrible .	—	3 —
L'Art d'être grand-père	—	3 —
Le Pape	—	1 —
La Pitié suprême .	—	1 —
Religions et Religion	—	1 —
L'Âne.	—	1 —
Les Quatre Vents de l'Esprit . . .	—	7 —
Les Voix intérieures	—	3 —

ACTES ET PAROLES

Avant l'Exil . . .	*complet en*	7 v.
Pendant l'Exil . .	—	6 —
Depuis l'Exil . . .	—	10 —
Victor Hugo raconté	—	12 —

HISTOIRE

Napoléon le Petit .	*complet en*	4 v.
Histoire d'un Crime	—	8 —
Paris.	—	3 —

EN VOYAGE

Le Rhin	*complet en*	10 v.

ŒUVRES POSTHUMES

Choses vues. . . .	*complet en*	4 v.
Théâtre en liberté	—	4 —
Toute la Lyre . .	—	11 —
La fin de Satan. .	—	4 —
Les Années funestes	—	3 —
France et Belgique	—	4 —
Alpes et Pyrénées.	—	4 —
Amy Robsart. . .	—	2 —
Les Jumeaux . . .	—	2 —
Dieu	—	3 —
Choses vues. (Nouvelle série)		5 —

POUR PARAITRE ULTÉRIEUREMENT

La suite des œuvres posthumes :

Lettres à la fiancée, etc.

LA COLLECTION SE VEND COMPLÈTE OU EN VOLUMES SÉPARÉS

A réclamer PARTOUT

Pour recevoir, *franco*, en gare, 20 volumes des œuvres ci-dessus, envoyer 5 francs en mandat ou bon de poste

Aux ROUFF et Cie, Éditeurs, Cloître-St-Honoré, PARIS